

# ***Paris et province au XVIIe siècle et leur reflet dans le théâtre de Molière***

*Pierina Lidia Moreau*

*Universidad Nacional de Córdoba*

## **Avertissement**

Il y a presque trente ans, à l'occasion du troisième centenaire de la mort de Molière, j'ai publié un petit volume en espagnol dans lequel je m'occupais d'un thème étroitement apparenté à celui que nous avons choisi pour ces Journées. La provincia en el teatro de Molière. Il m'a semblé naturel de reprendre ce sujet en insistant, cette fois, sur l'affrontement entre la grande ville (Paris) et la province française au XVIIe siècle.

## **Introduction**

La dualité "grande ville—province" personnifiée dans l'opposition "Paris—province" parcourt toute la littérature française et devient plus visible et plus aiguë à certains moments de son histoire. Ainsi, le classicisme, le romantisme, le réalisme, auront successivement des visions différentes de cette dualité.

Pour le classicisme, la province est l'endroit qui n'est pas Paris. Pour le romantisme, l'endroit où l'homme fatigué de la ville (Paris) trouve son repos et sa régénération. Pour le réalisme, l'endroit où l'écrivain parisien, ou devenu tel, trouve les types les plus aptes pour dépeindre une vie sereine en apparence

mais riche en traits de caractères et en passions violentes quoique cachées.

Laisant momentanément le classicisme, qui fournira le corps de notre réflexion, évoquons seulement deux noms au XIXe siècle: Balzac et la Comédie humaine, avec ses deux volets fondamentaux: Scènes de la vie parisienne et Scènes de la vie de province, et Gustave Flaubert avec Madame Bovary, Flaubert qui disait: "...Ma pauvre Bovary sans doute souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même".

Qu'on l'appelle littérature régionaliste, rurale ou rustique, ou encore littérature du terroir, qu'il s'agisse des petites villes de province ou des hameaux campagnards, il y a toujours dans l'air cette opposition: on est en province parce qu'on n'est pas à Paris; on habite Paris parce qu'on a pu échapper à la province; on monte de la province vers Paris pour chercher fortune; on revient en province pour guérir des blessures reçues à Paris, qui n'a pas tenu ses promesses... On connaît, pour ainsi dire, l'exil à ses deux bouts.

### ***Origines de l'opposition***

Cette opposition Paris --province a une origine très ancienne et on peut la découvrir déjà dans la nostalgie d'un Charles d'Orléans prisonnier loin de sa grande ville ou chez Montaigne qui, tout en aimant Paris au point de dire qu'il n'est Français que par cette ville, n'accepte que par obéissance à son roi de quitter son Bordelais paisible pour monter à la Cour.

L'opposition dont nous parlons existait depuis longtemps car l'affluence de la noblesse à Paris a commencé avant Henri IV. Les grands et les petits seigneurs se sentent mal à l'aise dans leurs châteaux et manoirs et rêvent de vivre dans la cour si brillante des Valois. Alors ils fuient leurs résidences campagnardes avec ce qu'ils peuvent emporter du patrimoine ancestral.

Cette opposition est devenue non seulement réelle mais surtout aiguë au moment où la centralisation du pouvoir royal commencée sous Henry IV (on dit bien que sa "messe" est la signature d'un pacte avec Paris) et poursuivie

sous Louis XIII et Richelieu, atteint son climax avec le règne personnel de Louis XIV, moment qui consacre l'établissement du pouvoir absolu, la gloire et l'éclat de Versailles, la domination de l'Europe et la soumission de la noblesse aux volontés du roi.

A partir de ce fait signé et certifié, Paris devient le centre de la vie politique, sociale, économique, culturelle et artistique de la France toute entière. Et la province française semble s'éloigner, se replier sur elle-même, réduite au rôle de réservoir et de pourvoyeuse des seigneurs qui, obligés de demeurer à Versailles pour être vus du Roi, se voient également obligés de puiser sans trêve dans leurs propriétés de province pour maintenir leur coûteuse position. En même temps ces grands seigneurs propriétaires des vies et âmes, se considèrent –à tort– supérieurs à ces gens de province rustres ou ignorants, d'après eux, et ne se cachent nullement pour manifester leur mépris.

Et c'est de cette manière qu'un double fait va se produire: la province, devenue rancunière, dresse inlassablement la liste de ses griefs envers Paris, et en même temps elle se regarde dans le miroir parisien et veut ressembler à son modèle.

Voici posée une première certitude dans notre chemin: l'existence réelle d'une opposition entre grande ville et province, entre Paris et la province française. Pour arriver au cœur de notre sujet, il est encore nécessaire de rappeler certains détails de la vie à Paris-Versailles (Cour et Ville) ainsi que d'autres se rapportant à la vie quotidienne dans les provinces du royaume de France.

## **Paris au XVIIe siècle et à l'époque de Molière**

La cour et la ville: cette expression définit à la perfection le double siège du pouvoir à l'époque qui nous occupe car, malgré la distance physique, il n'y a pas de vraie séparation entre Paris et Versailles (au moins dans la première époque du règne de Louis XIV): non seulement le roi voyage d'un endroit à l'autre avec la cour mais toute l'activité sociale et artistique se partage entre la grande ville et le grand château.

Mais cette réputation et cette "gloire" ne doivent pas cacher la réalité

quotidienne, sans service d'eau courante, sans voirie, sans éclairage ni sécurité dans les rues, qui sont doublement dangereuses: à cause des bandits et à cause des pavés irréguliers ou manquants, ni celle des maisons qui, derrière des façades cossues, cachent l'inconfort et la saleté.

Mais telle qu'elle est, cette ville de plus de 400.000 habitants impose à toute la France les critères de pensée et d'action. Elle rassemble les organes directeurs et l'élite de la nation. Elle constitue le centre du pouvoir économique et l'argent y circule vite.

La noblesse, qui est en fait le premier ordre de l'Etat, a pour fonction la guerre et le commandement. Le droit de naissance lui assure les fonctions publiques les plus élevées, elle a seule le droit de porter l'épée et ne paye pas d'impôts. Toute activité payante lui est interdite car le gain est vil et ignoble. Vivre noblement c'est vivre de ses rentes et dépenser sans compter car tout noble doit être généreux, recevoir de nombreux amis, entretenir chez lui de nombreux "domestiques", fidèles et serviteurs, gaspiller une fortune pour un mariage ou des funérailles, se ruiner dans le service du roi, dans des avances jamais remboursées, des dépenses jamais compensées. Et elle est constituée de catégories différentes car à côté d'une grande noblesse, il y a une petite noblesse.

Mais Paris n'a pas que de nobles, et tous ses habitants ne vivent pas dans des châteaux ou des hôtels particuliers.

Le tiers état existe, composé de tous ceux qui produisent ou aident à produire des biens matériels nécessaires à la vie, puisque, ainsi qu'il a été déjà signalé, la noblesse ne peut pas exercer le commerce.

Le tiers état est aussi divisé en catégories, depuis les "bourgeois", grands négociants et manufacturiers jusqu'aux "brassiers" et les "gens sans aveu", vagabonds, errants, en passant par les médecins, les notaires, les chirurgiens, les petits propriétaires.

La bourgeoisie de Paris, et des autres grandes villes était active, éclairée, curieuse des choses de l'esprit, formée dans les collèges de l'Université ou dans ceux des Jésuites. Elle avait lu les auteurs grecs et latins et appréciait les arts et les lettres. La plupart des écrivains de cette période étaient bourgeois. On a dit que Molière ne se comprendrait pas si l'on ne savait qu'il était bourgeois et fils de bourgeois.

Paris se caractérise aussi par la langue parlée par ses habitants. Le français y est parlé par la noblesse et tous ceux qui occupent des places éminentes et aussi par ceux qui en raison de leur travail doivent frayer avec les classes supérieures. Les plus humbles parlent encore le patois (parisien ou provincial) et les serviteurs et servantes font des efforts pour s'exprimer en français correct dans leurs rapports avec maîtres et maîtresses de maison. Très souvent, on ne les appelle, et les lettres de Mme. De Sévigné en font foi, que par leur endroit d'origine: Picard, Breton, etc.

### **La province au XVIIe siècle et à l'époque de Molière**

On cite souvent une phrase de Vauban qui dit: "Paris est un abrégé de la France". L'étude des documents et des témoignages montre ce que cette opinion a de faux et de typiquement parisien.

Je commencerai par la noblesse de province. Un fait est surtout à rappeler: quand la noblesse parisienne et versaillaise revient "dans sa campagne" ou "dans ses terres" pour y chercher de l'argent, la noblesse de province réagit de différentes façons:

Quelques uns de ses membres veulent les émuler mais, ne le pouvant pas, il se produit le phénomène de l'imitation souvent ridicule, telle que l'a dépeinte Molière dans sa Comtesse d'Escarbagnas.

La plus grande partie des nobles de province restent là où ils sont et s'embourgeoisent ou deviennent des campagnards; ils sont pauvres, leur maison est un manoir moitié ferme et moitié logis, le plus souvent délabré, avec une petite tour ruinée, une grange en mauvais ordre et une cour où l'on voit quelques dindes, des lévriers et des bassets maigres et affamés; là, ils vivent chichement de ce que produisent leurs terres et parfois s'en vont offrir eux-mêmes au marché leurs volailles et leurs légumes, l'épée au flanc et le panier au bras. D'autres courent après les dots de la haute bourgeoisie qui leur permettront de sauver leur patrimoine. Pour presque tous, c'est la misère ou du moins les dettes, la lutte contre les huissiers, la gêne qu'on essaye de masquer.

Mais souvent les seigneurs de province continuent, par leur rang social

sinon par leur fortune, à dominer leurs vassaux car les usages et les traditions de la féodalité se maintiennent tout au moins en partie. Le seigneur jouit au moins des droits honorifiques, dispose d'un banc dans le chœur de l'église et y sera inhumé comme ses ancêtres.

A la pauvreté de cette noblesse rurale correspond l'enrichissement des plébéiens. La noblesse de robe, par un processus contraire mais lié étroitement au précédent, achète ou reçoit des titres nobiliaires, ou fait des mariages avantageux car, en achetant les terres achètent aussi pour leurs enfants le titre nobiliaire qui parfois est la seule dot apportée par la fiancée ou le fiancé...

A la même époque existe déjà en France une bourgeoisie provinciale assez riche, dont les grands-parents et les parents ont été des commerçants ou des fonctionnaires royaux dans quelque branche de l'administration du royaume qui s'étend depuis quelque temps sur tout le territoire. Leurs enfants ont fait des études libérales, surtout le droit, ou bien ont hérité des charges paternelles, ou vivent des revenus familiaux: ils se fixeront à Paris, mais conserveront des attaches en province: c'est le cas de Corneille, Pascal, Racine.

Les paysans constituent toujours un groupe important dans un pays qui vit surtout de l'agriculture et de l'élevage. Ces paysans sont souvent de riches propriétaires car ils ont acheté les propriétés des nobles appauvris de qui, au début, ils étaient les métayers.

Leur mode de vie mêle les anciennes habitudes d'habillement et de nourriture à quelques novations nées de la richesse durement acquise. Dans l'échelle sociale, la situation du paysan reste la même: un laboureur peut être plus riche qu'un commerçant ou qu'un avocat: il n'en est pas moins placé beaucoup plus bas dans l'estime sociale. S'il lui arrive de se marier en dehors de sa condition il encourt le risque du "paysan parvenu" anticipé par Molière dans *George Dandin*.

## **Paris et Province**

La conséquence presque immédiate du centralisme a été, à l'époque de Louis XIV, un regard dédaigneux sur la province car on suppose – à tort très souvent

– qu'en province les esprits se rétrécissent sous l'empire d'humeurs locales trop particulières. La province s'éloigne ainsi chaque fois davantage de cette capitale grandiose. C'est le début de ce que Fausta Garavini appelle "une mentalité centraliste sclérosée".

De nombreux hommes de lettres se mettent –volontairement ou involontairement– au service du centralisme, attirés par l'éclat de la cour et assez souvent par la possibilité d'obtenir des pensions et autres distinctions de la part du roi, des grands courtisans et des ministres. C'est le cas, entre autres, de Jean de La Bruyère, bourgeois obscur et pauvre, humble officier des finances, anobli par sa charge, qui eut la chance d'être élu par le Grand Condé, en 1684, comme précepteur de son petit-fils, le duc de Bourbon. Ainsi, à sa connaissance de la bourgeoisie au sein de laquelle il avait vécu longtemps, il put ajouter celle de la cour de Chantilly et de Versailles. Dans son ouvrage *Les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle*, publié en 1688, soit quinze ans après la mort de Molière, il se montre d'une sévérité et même d'une férocité inouïes envers la province. Voici un des textes tirés du chapitre "De la société et de la conversation":

*J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte; une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours et ses clochers; elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis: "Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux!" Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent: j'en veux sortir.<sup>1</sup>*

---

1. Jean de La Bruyère: *Les caractères*, p. 11.

## Province et Campagne

A l'époque de Louis XIV et de Molière il est encore difficile de différencier la province de la campagne: d'abord parce que la division administrative du pays, construite peu à peu, par des pactes, accords et annexions, n'est pas encore définitive et ensuite parce que la campagne s'étend partout et les villages, les hameaux, les cantons sont éloignés les uns des autres. La notion de province telle que la conçoivent et l'appliquent un Balzac, un Flaubert ou un Mauriac ne correspond pas à la France du XVII<sup>e</sup> siècle. A partir de cette idée, je me permets d'inclure les pièces de Molière qui se déroulent à la campagne, telles que *Le Médecin malgré lui* et *George Dandin*, parmi les pièces à ambiance provinciale. D'ailleurs, les paysans deviennent peu à peu des habitants des villages et des villes: il suffit pour cela d'une ou de deux générations.

## Paris et Province dans le théâtre de Molière

Il est possible de classer les pièces de Molière suivant l'endroit où se passe l'action et le milieu social de ses protagonistes.

Les *Précieuses ridicules*, *Le Misanthrope*, *Les Fâcheux*, *L'Avare*, *Tartuffe*, *M. de Pourceaugnac*, *L'Ecole des maris*, *Les Femmes savantes*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *La Critique de l'Ecole des femmes*, *Le Malade imaginaire*, se déroulent à Paris. *L'Ecole des femmes* et *La Comtesse d'Escarbagnas*, en province et *Le médecin malgré lui* et *George Dandin*, à la campagne.<sup>2</sup>

Dans les pièces "parisiennes", *Le Misanthrope* et *Les Fâcheux* mettent en scène des nobles; *L'Avare*, *M. de Pourceaugnac*, *L'Ecole des maris*, *Les femmes savantes*, *Le Malade imaginaire*, des bourgeois. Mais dans *Tartuffe*, à part la bourgeoisie il y a les rapports avec la Cour et le Roi, Dans *Le Bourgeois gentilhomme* il y a bien sûr la bourgeoisie mais aussi deux nobles malhonnêtes.

---

2. D'autres pièces de Molière se déroulent à l'étranger (*L'Etourdi*, *Don Juan*, *Les Fourberies de Scapin*, *Don Garcie de Navarre*) ou dans des endroits mythiques ou imaginaires (*Amphytrion*, *La Princesse d'Elide*, etc.).

dans *Les Précieuses ridicules*, la bourgeoisie provinciale et la fausse noblesse, dans *La Critique de l'Ecole des femmes*, ainsi que dans *Le Misanthrope*, une bourgeoisie particulièrement éclairée.

Dans les pièces "provinciales" *L'Ecole des femmes* présente la bourgeoisie et aussi une fausse noblesse; *La Comtesse d'Escarbagnas*, le milieu des hobereaux et la petite bourgeoisie.

Dans les pièces "campagnardes", *Le Médecin malgré lui* présente une paysannerie très riche et des paysans très pauvres, et *George Dandin*, un paysan riche victime d'une mésalliance.

La présence de la noblesse dans le théâtre de Molière ne signifie pas une adhésion sans conditions de l'auteur à cette classe sociale, puisque dans *Le Misanthrope*, par exemple, il se moque des petits marquis enrubannés et dans *Le Bourgeois gentilhomme*, les deux nobles tâchent de berner M. Jourdain. Mais sa peinture de la noblesse n'est pas sévère et ce qu'il critique est sans doute ce que le roi lui-même critiquait. Le seul noble méchant de son théâtre, *Don Juan*, s'explique pour deux raisons: d'abord parce que le rôle de *Don Juan* était défini par toute une tradition et puis parce que ce personnage n'est pas français.

Les cas de fausse noblesse ne manquent pas dans son théâtre: "peccates provinciales" débarquées à Paris, Cathos et Magdelon sont trompées par des valets feignant d'être des nobles, mais c'est pour leur apprendre une dure leçon. Plus fréquent est le cas du bourgeois qui veut devenir noble: Arnolphe, dans *L'Ecole des femmes*, usurpe un nom à particule en se faisant appeler Monsieur de la Souche. M. Jourdain veut devenir gentilhomme pour oublier son passé de commerçant et M. de Pourceaugnac présente un cas semblable, avec cette différence pourtant que M. Jourdain obtient, même si c'est pour rire, ce qu'il désire, tandis que Pourceaugnac est puni cruellement de son ambition. Cette différence sera examinée plus loin.

La bourgeoisie est la classe la plus représentée, avec quelques exemples fameux: *Alceste*, *Orgon*, parmi les plus singuliers. Il y a aussi de "bons bourgeois", ainsi désignés dans la liste des rôles, qui ne sont que ça: *Chrysale* dans *Les Femmes savantes*, les deux frères de *L'Ecole des maris*, *Gorgibus*, dans *Les*

Précieuses ridicules.

## **Intentions de Molière**

Maintenant, j'essaierai de pénétrer autant que possible dans les intentions de Molière qui expliquent la présence de Paris et la province dans son théâtre.

Pour ce faire, je prendrai mon point de départ dans l'essence même de sa conception théâtrale: Molière se propose de dénoncer les torts, travers, ridicules, défauts, vices de la société sa contemporaine, là où il les trouve. Dans L'Impromptu de Versailles (1663), parlant de lui-même, il le dit très clairement: "Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes?" et dans la Préface du Tartuffe (1669) il insiste sur le même point: "Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés".

Le second point se rapporte à deux faits indiscutables: les débuts de sa carrière théâtrale lui ont fourni une connaissance exceptionnelle de la province française; d'autre part, en tant que bourgeois et fils de bourgeois parisien, sa connaissance de Paris est tout aussi parfaite. J'ajouterai encore que, étant au service de Louis XIV, il devient en même temps et par la force des choses, un courtisan.

De 1645 à 1658, Molière a parcouru la province à la tête de sa troupe. Pendant quinze ans il a mené la vie difficile des troupes ambulantes, en lutte contre les autorités civiles (maires, Parlements) et religieuses, particulièrement hostiles au théâtre. Pendant ces quinze années il a sillonné surtout le Midi de la France. Son pèlerinage théâtral l'a conduit de Bordeaux à Toulouse, Nantes, Poitiers, Angoulême, Montpellier, Narbonne, Cahors, Agen, Pézenas, Lyon, Grenoble... et enfin Rouen, déjà sur le chemin de Paris.

L'expérience acquise en province lui a fourni des modèles, des types, plutôt que des sujets: des gens du peuple, des bourgeois grands et petits, des hobereaux et des paysans, des gens de robe et des financiers. Ces types provinciaux surgissent parfois dans ses pièces de façon inattendue.

S'il est vrai que Molière peint tous les vices qu'il découvre chez ses

contemporains, il est tout aussi vrai que certaines situations ne peuvent se présenter qu'en province ou à la campagne. Dans *George Dandin*, un paysan enrichi grâce à son rude travail et à une astuce qui lui vient des générations paysannes, tombe pourtant dans le piège d'épouser une demoiselle de condition supérieure à la sienne et ce fait déclenche son malheur. Dans *Le Médecin malgré lui*, Géronte est un riche paysan, avare, entêté, sot, qui se laisse convaincre par Sganarelle, villageois rusé, fainéant, qui a sur lui l'avantage de s'être frotté à un peu de latin et d'avoir acquis de l'expérience, d'être optimiste et quelque peu épicurien (sans le savoir, évidemment). Les déboires de la noblesse provinciale se voient reflétés fidèlement dans *La Comtesse d'Escarbagnas*, courte pièce improvisée par Molière en 1671 qui, plus travaillée, aurait pu faire un remarquable pendant aux *Précieuses ridicules*. La Comtesse, qui habite Angoulême et qui a un salon et des habitués, croit régner sur trois soupirants et à la fin donnera sa main au moins illustre des trois. Mais ce qui est important pour mon sujet c'est que la Comtesse a fait une fois dans sa vie le voyage à Paris, et a visité la Cour. Dès son retour, elle vit avec le souvenir de ce qu'elle a connu dans sa courte visite et veut recréer autour d'elle les mœurs courtoises à l'exemple de cette noblesse parisienne qu'elle n'a fait qu'entre apercevoir. Même improvisée, la peinture du salon provincial est vive, amusante, exacte, et un vicomte et sa fiancée, qui sont tombés là un peu par hasard, sont les observateurs ironiques délégués par l'auteur pour nous faire connaître cette parodie de monarchie absolue représentée par une comtesse provinciale autoritaire et un peu précieuse, auréolée du prestige d'avoir connu la Cour.

Molière connaît Paris et les Parisiens. Pour ce qui est des pièces parisiennes (dans le sens qu'elles se passent à Paris), il y en a plusieurs qui ne pourraient se passer ailleurs: *Le Misanthrope*, *Tartuffe*, *La Critique de l'École des femmes*, *Les Femmes savantes*, *Le Malade imaginaire*, et je m'explique:

Seulement à Paris, et dans une certaine société parisienne, Alceste pourrait se trouver dans la situation d'être amoureux de Célimène, jeune femme très à la page, de perdre son procès et de se mettre sur le dos les marquis et Oronte, à propos du fameux sonnet. Mais ce Parisien de souche, vaincu par tant

de contretemps, va se réfugier dans ses terres, c'est-à-dire en province.

Et les Femmes savantes, où trouveraient-elles tout cet arsenal scientifique qui les rend folles et ces pédants qui soulèvent la colère du "bon bourgeois" Chrysale si ce n'était à Paris au moment où l'engouement pour la science commence à envahir même les foyers bourgeois?

J'ai laissé pour la fin trois pièces qui s'apparentent par le thème: Le Bourgeois gentilhomme, Monsieur de Pourceaugnac et Les Précieuses ridicules.

Une comparaison s'impose entre Le Bourgeois gentilhomme et Monsieur de Pourceaugnac parce que ces deux comédies développent le même sujet: celui du bourgeois enrichi dans le commerce ou dans l'exercice d'une profession et qui aspire à devenir gentilhomme. Mais la présentation de chaque cas est toute particulière.

Monsieur Jourdain, Parisien, se prépare à monter en grade, pour ainsi dire, en prenant des leçons de musique, d'escrime, de danse, de poésie, en fréquentant des nobles (même si ceux-ci ne sont pas très honnêtes), en tâchant même d'avoir une relation amoureuse hors du mariage. Ce pauvre Pourceaugnac, qui ne connaît rien d'autre que sa profession d'avocat de province, qui arrive à Paris déguisé avec ce qu'il considère "la mode de la cour pour la campagne", qui est victime des "pícaros" et des médecins, tombe dans tous les pièges et à peine échappe-t-il à l'asile des fous. Molière s'acharne sur ce provincial qu'il fait Limousin, parce qu'à l'époque on tenait les Limousins pour les plus provinciaux parmi les provinciaux et dont les prétentions à la noblesse devaient sans doute provoquer le rire de la Cour.

Le cas des Précieuses ridicules est à la fois le même et différent car pour elles il ne s'agit pas de monter dans l'échelle sociale, mais de démontrer aux Parisiens et aux Parisiennes qu'elles sont parfaitement au courant de ce que se dit et se fait à Paris. Elles s'expriment donc dans un style qu'elles croient à la mode et considèrent que leurs aspirations et leurs attitudes sont celles des grandes dames parisiennes. Leur erreur réside en ce qu'elles retardent (que la province retarde) et sont restées à la préciosité des années 1630-1640, préciosité qui n'a rien à voir, d'ailleurs, avec celle de la Marquise de Rambouillet. A Paris,

en 1659, date de la pièce, on a assimilé déjà tout ce qui était assimilable de cette préciosité et les tournures employées par Cathos et Madelon font rire aristocrates et bourgeois. C'est ainsi qu'elles deviennent, comme M. Jourdain et Léonard de Pourceaugnac, les victimes des gens moins scrupuleux et plus habiles. Le bon sens de Gorgibus devra imposer la voix de la raison.

## Conclusion

Que Molière soit plus âpre dans sa critique de la province et de ses défauts que dans celle de Paris, je n'en doute pas. Il est difficile de savoir quelles secrètes blessures garde-t-il au fond de son âme, reçues dans ces années de pauvreté et de méconnaissance de son génie. C'est pourquoi je ne crois pas à une simple coïncidence quand je constate que les quatre comédies "provinciales" finissent par une défaite. Dans *Les Précieuses ridicules*, *Magdelon* et *Cathos* voient se lever devant elles le spectre du retour à la province et peut-être au couvent; la Comtesse d'Escarbagnas, déçue d'avoir servi de prétexte à une intrigue amoureuse, décide de se marier à M. Tibaudier "pour faire enrager tout le monde"; M. de Pourceaugnac, gentilhomme limousin, reconnaît que Paris est une ville étonnante où "l'on pend d'abord et on juge après". La défaite de George Dandin peut finir en tragédie, car le pauvre paysan parvenu n'envisage d'autre solution à son malheur que d'aller se noyer.

Quand les défauts, les vices ou les ridicules correspondent à la capitale du royaume, Molière n'oublie pas qu'il est bourgeois de Paris, courtisan fidèle et débiteur de son roi, et qu'il peut se permettre, gardant une certaine mesure, de critiquer les torts des notables (courtisans ou grands bourgeois) que le roi lui-même ne se prive pas de critiquer. Ainsi de la misanthropie d'Alceste, qui ne peut pas être agréée par un monarque qui exige d'avoir autour de soi et à son service tout ce que Paris compte de notable.

Connaissant bien la réalité qui se vivait dans la province française, Molière trouvait sans doute dans l'utilisation de ce milieu où abondent les cas singuliers, un moyen sûr de faire rire un public que lui, Parisien de souche, habile homme de théâtre et courtisan fidèle, savait interpréter comme personne, même en

reconnaissant que "c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens".<sup>3</sup>

Je suis tentée, pour finir, de me livrer à un jeu de rapports entre les différentes pièces de Molière. Je peux dire, par exemple, que M. de Pourceaugnac, avocat limousin, est le cousin provincial de M. Jourdain, commerçant parisien. Que Tartuffe aurait pu être le précepteur du fils aîné de la Comtesse d'Escarbagnas et alors Angoulême serait sa petite ville natale. Que ce même Tartuffe a dû quitter sa province pour réussir à Paris tandis que Léonard de Pourceaugnac devra revenir dans la sienne pour trouver refuge contre la méchanceté parisienne. La Comtesse, pour sa part, a besoin de sa province et de sa petite ville pour jouir de la sensation d'être supérieure à son milieu. George Dandin peut être la réalisation du destin d'Arnolphe, si celui-ci épousait Agnès. Cathos et Magdelon, auraient pu tomber entre les mains de ces Parisiens sans scrupules auxquels Pourceaugnac a eu un si grand mal à échapper.

Ce jeu de rapports, apparemment innocent, permet cependant d'apprécier dans sa juste valeur la cohésion de la pensée et de l'oeuvre de Molière, et l'importance de le lire et le relire.

---

3. Molière: La Critique de l'École des femmes, scène VI.

## ***Bibliographie***

- Molière: Théâtre Complet. Paris, Classiques Garnier, 1962. Deux volumes.
- Oeuvres Complètes. Paris, Aux Editions du Seuil, 1972. Coll. L'Intégrale.
- Adam, Antoine: Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. Paris, Domat, 1956. Vol. III.
- Bénichou, Paul: Morales du Grand Siècle. Paris, Gallimard, 1960.
- Garavini, Fausta: Parigi e provincia. Torino, Bollati Boringhieri, 1990.
- Millépierres, François: La vie quotidienne des médecins au temps de Molière. Paris, Hachette, 1965.
- Mongrédien, Georges: La vie quotidienne des comédiens au temps de Molière. Paris, Hachette, 1966.
- La vie quotidienne sous Louis XIV. Paris, Hachette, 1967.
- Rouveau, Bernard: Paris: Histoire d'un espace. Paris, Ed. du Seuil, 1997.